



A OGDENSBURG, ÉTAT DE NEW YORK



« qui n'arrive pas très, très souvent, ce qui, de plus, n'est pas bien naturel, un parti de vingt-cinq ou trente Canadiens-Français du Bas-Canada, des *purs*, se rendait, dernièrement, à Ogdensburg pour chômer avec nos chers voisins de la grande république leur fête annuelle du 4 juillet.

Le corps expéditionnaire se composait de notre Garde Indépendante Salaberry de Montréal, au grand complet, sous les ordres de son digne chef et directeur M. le commandant David Legault. Et, lecteurs, moi, votre humble serviteur, j'en étais. A cette occasion et pour la première fois de ma vie, je m'étais résolu à endosser la capote et à boucler la giberne—car il faut vous dire que je suis *pekin* dans l'âme, comme on dit à la Garde, l'Esprit de la guerre ne m'a jamais couvert de ses ailes—pour le plaisir de venir vous dire par le menu détail les incidents de ce joli voyage.

Les miliciens volontaires du commandant Legault ne sont pas assez connus et leur mérite n'est pas suffisamment apprécié chez nous, il me semble, tandis qu'au loin leur réputation se répand de plus en plus, brillante et méritée, et leur attire maints honneurs, tels que celui, par exemple, d'être appelés à figurer dans les circonstances les plus diverses et les plus solennelles. C'est ainsi qu'on les a vus, pour ne parler que des derniers douze mois, prendre part à une grande démonstration nationale et patriotique à Salaberry de Valleyfield, à St Jérôme, à une cérémonie funèbre, solennelle entre toutes et imposante, les funérailles du très regretté monsieur Labelle, à Ottawa enfin, le 24 mai dernier, aux démonstrations de la fête de la reine. Voilà que, maintenant, leur renommée a franchi la ligne quarante-cinquième, et voulant donner un éclat particulier à la célébration, cette année, le comité d'organisation de la fête nationale à Ogdensburg avait prié M. Legault et ses gardes d'y vouloir bien prêter leur concours. Ils ont accepté et ont été royalement traités par leurs hôtes.

Puisque c'est ici l'occasion favorable, je sais être l'interprète des sentiments de la Garde et de son commandant, comme des miens propres, en offrir les plus chaleureux remerciements à M. W. H. Daniels, le président du comité d'organisation, un homme de tête et de cœur, bien connu comme tel, là-bas, m'a-t-on dit, et qui, du premier coup, s'est révélé à nous sous son vrai jour. Nous ne saurions séparer du nom de M. Daniels, dans l'expression de nos gratitude, ceux de M. Towman, le secrétaire du comité général, et spécialement de MM. Harry Lord, Dr Henry Stilwell et M. K. Macdougall, mon aimable confrère du *Daily Journal*, composant le comité de réception chargé de s'occuper de nous en particulier, et qui se sont montrés aussi assidus qu'affables et complaisants dans l'exercice délicat de leurs fonctions. Notre reconnaissance est encore acquise à M. Daniels, du *Daniels' House*, notre hôte charmant et empressé de Prescott, Ont. Il faut accompagner au moins une fois la Garde Salaberry, comme je viens de le faire, pour juger bien de quelles prévenances on l'entoure partout et quelles sympathies elle soulève à son passage. Les Anglais, nos compatriotes comme les étrangers eux-mêmes, ne savent pas s'en défendre, et il fait bon à notre amour-propre de race les voir battre des mains au passage de ce corps si bien discipliné, exclusivement composé de Canadiens-Français.

* *

Mais quelque plaisir que j'éprouve à laisser parler le sentiment du patriotisme et de la reconnaissance, il faut m'arrêter.

Rejoignons la Garde à la gare Bonaventure, où elle a pris place dans un char spécial à sa disposition, attaché à l'express de nuit pour Chicago. Ces vaillants sont venus de leurs quartiers généraux à la gare sous la pluie qui fait rage et c'est au tintement monotone, sur le toit du wagon, des gouttelettes de pluie, lequel se mêle aux accents de "Vive la France," sortis vibrant de toutes ces poitrines, que le convoi s'ébranle, laissant une foule de spectateurs interloqués de cette scène.

Je ne dirai pas les incidents et les plaisirs de ce voyage de quatre heures près, pas même la petite algarade au buffet de Cornwall où certain jeune imberbe saxon faillit faire connaissance avec la bravoure de nos miliciens pour s'être montré un polisson, comme on en retrouve encore ça et là parmi les siens, et n'avoir pas eu la déférence qu'il est nécessaire, à défaut de sympathie, envers ces affreux *franchmen* que l'on jalouse. M'est avis seulement qu'un bien plus grand nombre de nos jeunes gens, s'ils savaient tous les amusements que procure cette fraternité des armes, s'enrôlraient tout de suite dans une compagnie aussi distinguée qu'est la Garde Salaberry.

A Prescott, la pluie cessait à peine quand nous quittâmes les chars, et ce fut bientôt fait de rallier l'hôtel Daniels où, je l'ai dit déjà, le plus cordial accueil nous attendait. Plus vite encore chacun eut pris son gîte dans les chambres, magnifiquement tenues, de ce vaste établissement de première classe. Après une nuit qui se ressentit un peu des mœurs des camps, sauf la dignité des gens et des lieux, tout le monde fut sur pied à la pointe du jour et dès huit heures, le déjeuner pris, une parade matinale exécutée dans les rues de Prescott, le bateau traversier nous emportait tous vers Ogdensburg, sous les soins du comité de réception sus-nommé qui était venu à notre rencontre.

Prescott et Ogdensburg, sises de chaque côté du St-Laurent, large et calme en ces lieux, se regardent en face et se font la moue, l'une sur la rive canadienne, l'autre des bords américains. C'est l'affaire d'une quinzaine de minutes environ de navigation pour passer de l'une à l'autre. Du pont du bateau, la physionomie des deux villes se dessine très bien, mais permet mal de juger de leur réelle importance. On ne voit de l'une et l'autre que leurs lignes de quais un peu plus nombreux et animés du côté américain et, encore, leurs longues rues riveraines dont l'importance masque quasi complètement le développement de chacune des deux cités dans l'intérieur. Quoi qu'il en soit, Prescott et Ogdensburg, avec leurs voies ferrées respectives qui aboutissent à la rive et que relie un service spécial de bateaux traversiers, Prescott avec les usines et moulins qui garnissent son rivage, Ogdensburg avec cette belle ceinture d'arbres qui l'ombragent capricieusement, chacune pour sa part et toutes les deux ensemble, vues du fleuve, offrent au touriste amateur un panorama auquel son regard s'attache volontiers. Pour ma part, je les ai vues, à la clarté du jour mais sous un ciel nébuleux, à huit heures dans la matinée, je les ai revues à neuf heures dans la soirée, sous les reflets des foyers électriques, et toujours avec un égal plaisir.

* *

La traversée s'était effectuée en bien moins de temps que je n'en prends pour dire un peu des charmes qu'elle m'avait offerts.

En prenant pied sur le territoire américain, à Ogdensburg, la première chose que fit la Garde fut le salut d'honneur au drapeau de la libre république, drapeau qu'elle apportait avec elle, mêlant ses couleurs à celles du drapeau français et de la propre bannière de la compagnie.

Puis l'on se rendit à l'hôtel de ville où le comité de réception mit généreusement à la disposition de nos miliciens, comme quartiers généraux, la plus grande salle du bâtiment, avec chambre de toilette y attenante.

L'orage qui avait gonflé le ciel depuis le matin menaçait à présent, de plus en plus imminent. La première parade, annoncée pour onze heures du matin, eut lieu sur les neuf heures et demie.

On se rendit à un joli parc public situé dans la partie est de la ville, le parc Hamilton. Pen-

dant près d'une heure, les gardes manœuvrèrent admirablement, aux accords d'une double fanfare; marches, contre-marches et figures, exécutées avec art, excitèrent les applaudissements réitérés de l'immense foule se pressant sur les quatre faces du champ de manœuvre. Et quand les rangs se reformèrent pour rentrer aux quartiers généraux, c'était un vrai cortège triomphal que formait ce flot mouvant de population, bordant les deux côtés du parcours, suivant les gardes, les félicitant et les encourageant de ses murmures approbateurs.

Aussitôt rentrés à leurs quartiers les gardes furent libérés pour quelque temps. C'était le moment de se payer, à travers la ville, un petit tour d'inspection. J'en profitai comme tous les autres et partis avec un compagnon. Par un hasard heureux, en descendant les degrés de l'hôtel de ville, nous fîmes la rencontre d'une vieille connaissance à moi, résidant du lieu, qui voulut bien se constituer notre cicerone.

* *

Voici un bout de promenade que je recommande à ceux qui désireraient avoir une assez bonne idée générale de la ville d'Ogdensburg, à l'occasion d'un passage aussi rapide que l'était le nôtre. En partant de l'hôtel de ville sur la grande rue Ford, on suit cette artère qui est assurément la principale de la ville, pour le commerce au moins. L'on se dirige vers le sud-ouest, passant devant les plus considérables établissements de commerce qui avoisinent naturellement le port, longeant les manufactures et moulins de toute sorte qui se trouvent dans cette direction, coupant la voie ferrée *Rome, Watertown and Ogdensburg*; après avoir franchi sur un premier pont une rivière qui arrive, de l'intérieur, se perdre dans le fleuve, on atteint un second pont qui nous ramène sur le même bord de cette rivière où nous étions au début. C'est presque l'extrémité ouest de la ville. Au sortir de ce dernier pont on tourne à gauche pour redescendre vers le centre en longeant la rive sud de la rivière sus-dite, c'est-à-dire la rue Water, partie sud. Cette rivière, soit dit en passant, fait qu'il y a de l'eau en plein cœur de la ville d'Ogdensburg et non pas seulement à son front, où elle baigne, comme des cheveux, aux ondes du St-Laurent, les arbres de son rivage.

Suivons la rue Water, en traversant la rue Ford, presque au point d'où nous sommes partis. Nous voilà dans la section dite *North Water Street*. Mais comme il s'agit de varier un brin l'itinéraire, on quitte cette rue Water pour une autre, voisine, la grande rue Washington, laquelle d'un peu plus loin, suit aussi la berge, gagnant le nord-est.

D'ici l'on aperçoit, sur le fleuve en face, au moment où nous passons, une multitude de légers esquifs qui se préparent à partir en course, sous voile ou à la rame. Avec les bateaux de charge de toutes dimensions qui circulent, les voiliers qui courent des bordées, chassés par la brise qui s'élève, les yachts à vapeur qui se pavent, sous basse pression, portant à leurs flancs des grappes de curieux, le spectacle ne manque pas d'intérêt.

Cependant, il faut poursuivre. On rencontre dans la rue Washington, le bout du moins que j'en ai vu, entre autres choses intéressantes, la résidence du maire, celle d'un millionnaire new-yorkais qui vient y passer la saison d'été, une église protestante bien ordinaire, enfin et surtout le palais épiscopal de l'évêque d'Ogdensburg, Mgr Wadhams. On sait tout le bruit qui s'est fait naguère autour du nom de ce prélat, à propos du choix de son coadjuteur et futur successeur. Sera-t-il Irlandais ou Canadien-Français? telle est la question qui s'est posée et se pose encore, bien qu'avec moins d'intensité, à l'heure qu'il est. Nos compatriotes, qui comptent environ pour les trois quarts dans le grand diocèse d'Ogdensburg, ont certainement droit à ce bénéfice qu'ils réclament. Espérons que la sage décision de Rome saura leur rendre justice.

Par une singulière disposition, le palais épiscopal est à une assez grande distance de la cathédrale. Cette cathédrale se trouve être l'église paroissiale des Irlandais, et l'on m'a raconté qu'à son sujet a déjà surgi un compromis qui fait voir